Barney, Natalie Clifford (1876-1972). Natalie Clifford Barney. Quelques portraits-sonnets de femmes.... 1900. In-16, XVI-63 p., pl., c.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

NATALIE CLIFFORD (BARNEY)

Quelques
Portraits-Sonnets
de Femmes

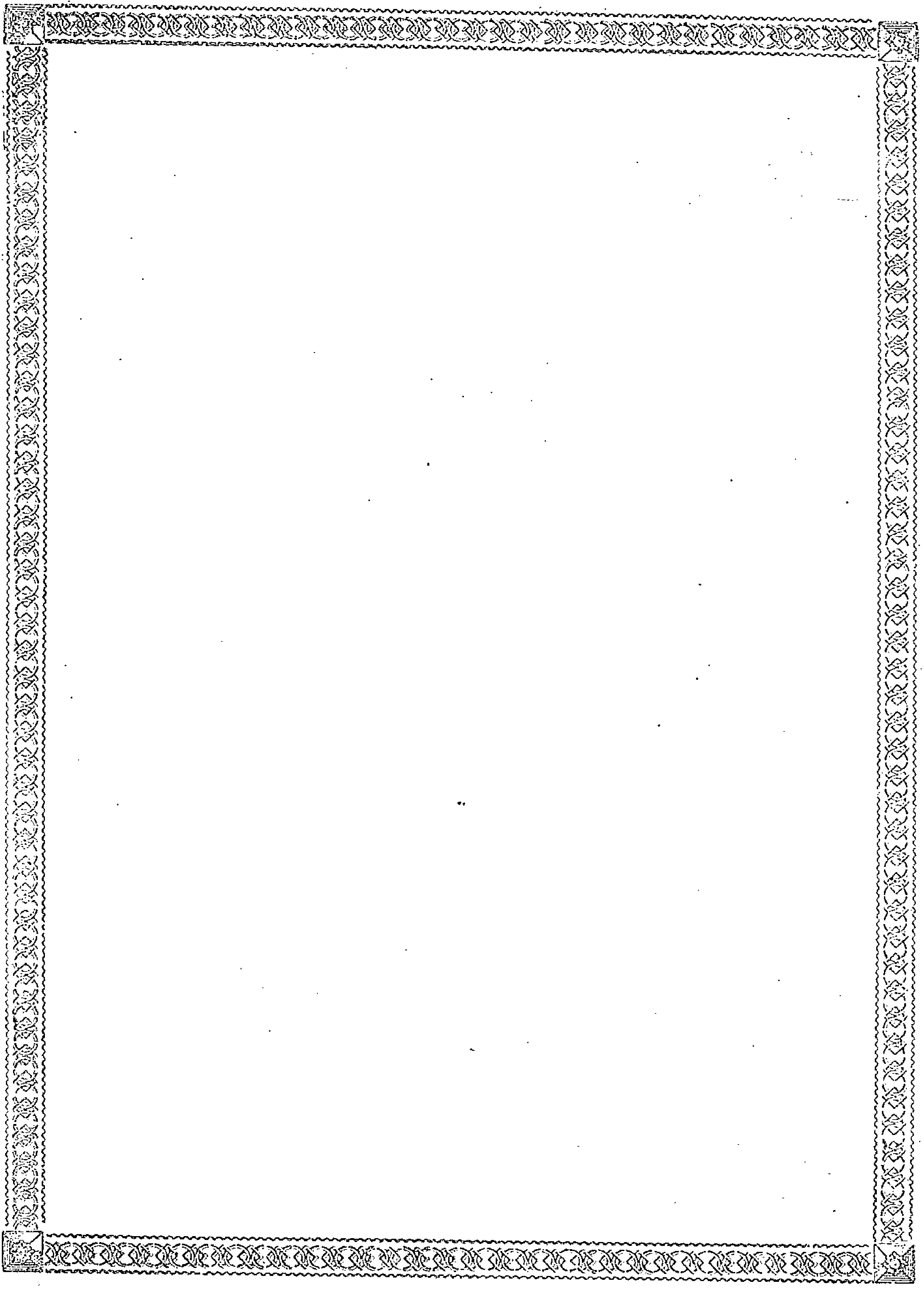
Frontispice par CAROLUS DURAN

PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
Librairie Paul Ollendorff
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1900

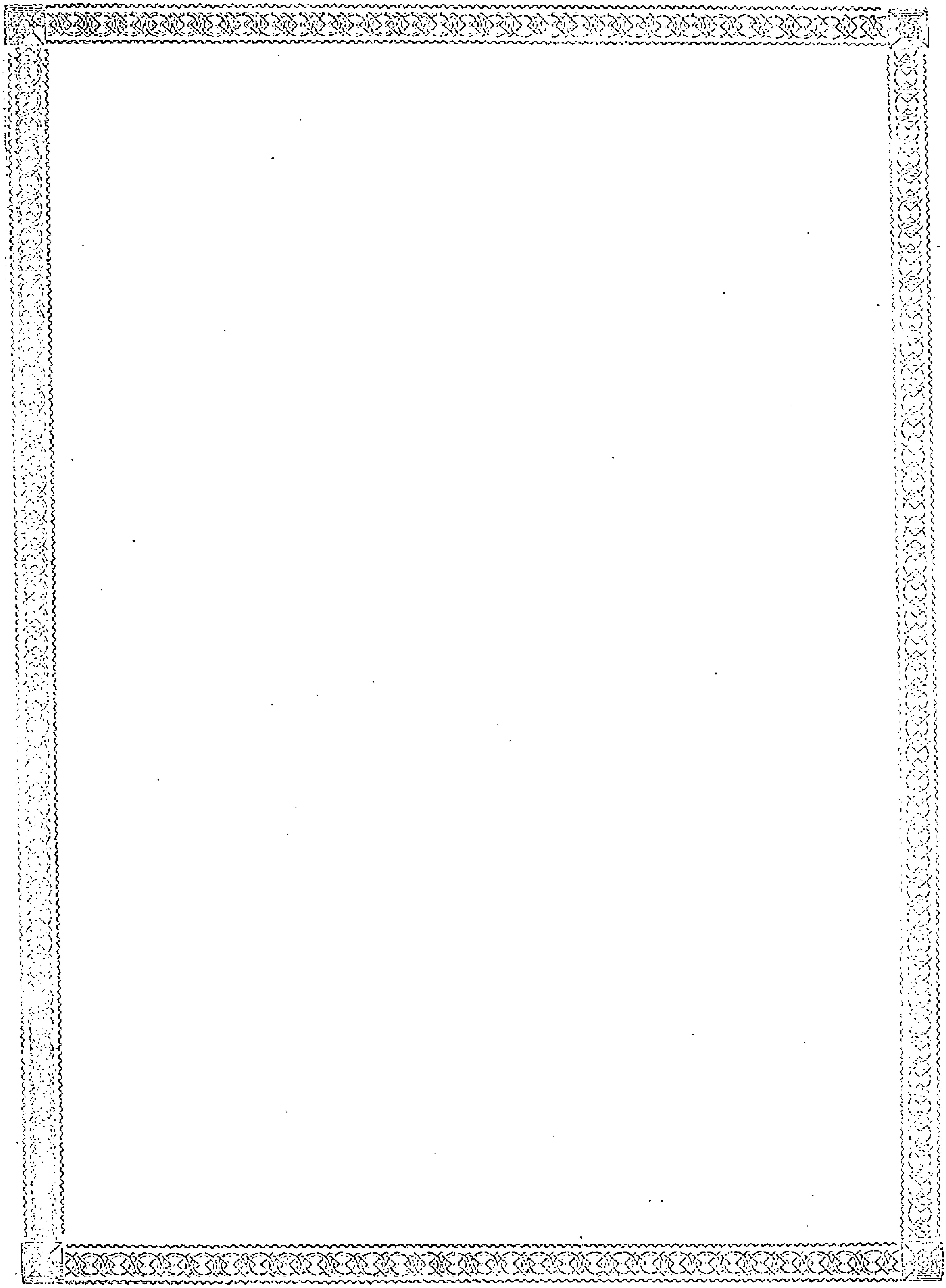
Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Bibliothèque
SALOMON REINACH



Quelques Portraits-Sonnets de Femmes

8° Z Don
593
(35)



NATALIE CLIFFORD (BARNEY)

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
B.F.
IMPRIMÉS

DON
211586

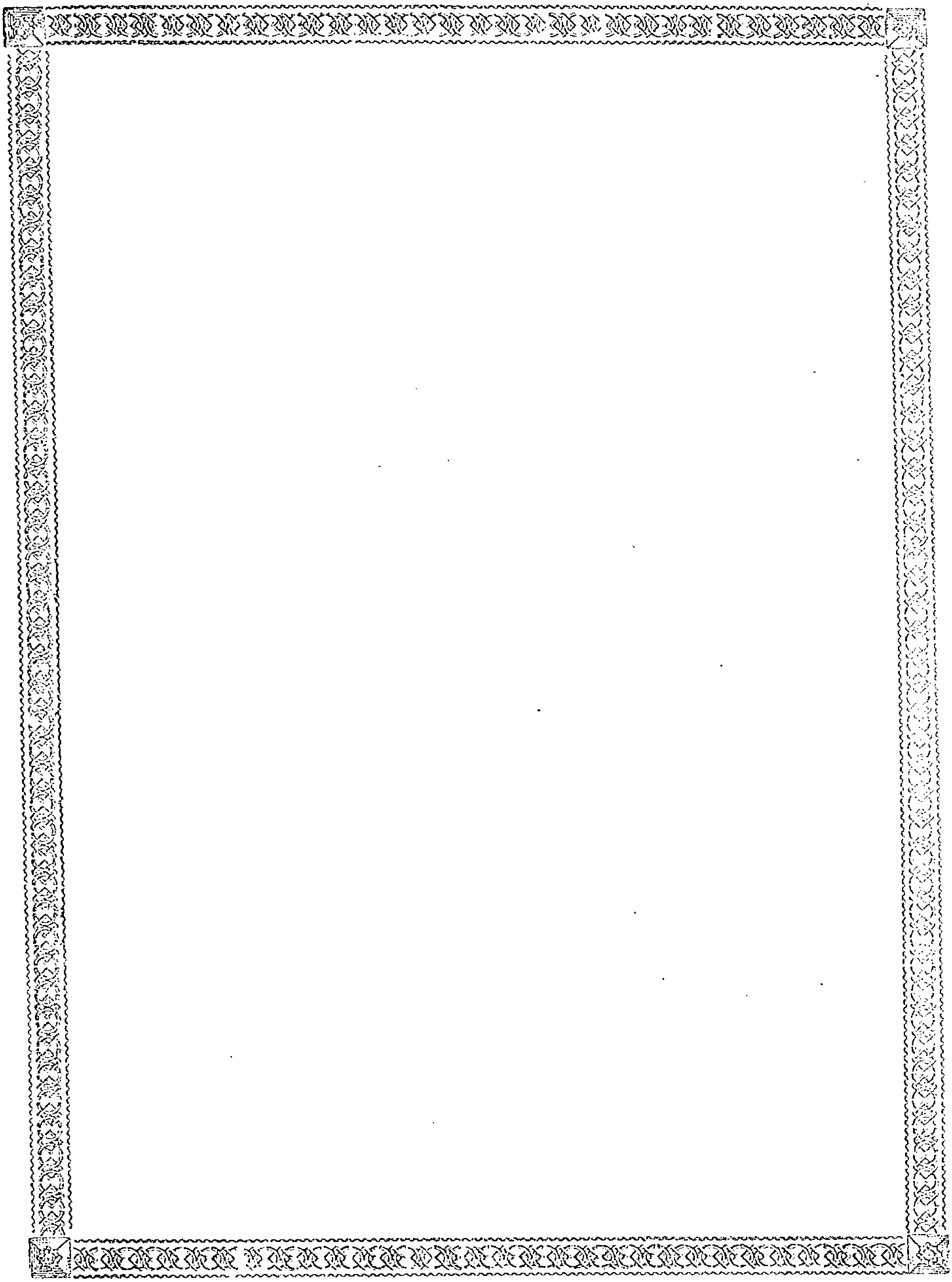
Quelques
Portraits-Sonnets
de Femmes

Frontispice par Carolus Duran

PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
Librairie Paul Ollendorff
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1900

C.



PRÉFACE

(POUR CEUX QUI NE LES LISENT JAMAIS)

Ce n'est nullement par pédanterie que j'ai fait ce livre dans votre langue, mais parce qu'elle seule me fait penser poétiquement. Je la connais si peu que je lui garde toutes mes illusions. J'ai toujours eu, instinctivement, une espèce d'artificialité qui me force à vulgariser ce qui m'est proche; j'ai vécu trop ma vie de tous les jours avec l'anglais pour avoir su lui conserver quelque sentimentalité. Cela me vient tout naturellement d'écrire mes vers en français. Mes chants ne sont aucunement travaillés... pas plus que le chant souvent faux du rossignol qui torture par son audacieuse inconséquence ces musiciens qui ont appris à n'obéir qu'à un art.

Dans mes moments d'exaltation, je m'hallucine à croire que mon âme est peut-être la tombe de quelques poètes français, et voilà pourquoi elle me donne, quand je suis là-bas, la nostalgie de votre terre et de la langue qui n'est pas *la mienne, mais que j'aime tant qu'elle ne me semble pas étrangère. Puisse-t-elle me faire un jour le même compliment!*

Écrirais-je autrement, d'ailleurs? et comment? je l'ignore tout autant que j'ignore la réception que l'on me fera dans ce pays des poètes.

Quelque peu que je le mérite, me garderez-vous une petite place parmi vous? Si humble qu'elle soit, je tâcherai de la tenir dignement.

Faute de lauriers, je porte sur votre autel la couronne qui dore ma jeunesse, gage bien illusoire de talent à venir. Mais si l'ignorance est seule responsable de cet élan de vanité — sous Couverture, — la critique me guérira, car il n'y a que des êtres vraiment doués pour survivre à la censure et croire en eux quand même.

Quelque chose d'une lucidité précoce (que je ne veux pas trop écouter — il est si doux de rêver dans le vague!) veut me faire comprendre qu'il est fou de ma part d'offrir des vers français à la France, et j'apprendrais sans doute, — même sans aide, — à en rougir, comme déjà je rougis de ces « premiers vers en parenthèse » que j'ai écrits il y a six mois et que je trouvais jolis, alors que j'ignorais les premières règles de votre métrique. Après tout, il n'est pas dit qu'un jour... Enfin, rien ne doit vous étonner de moi: je suis Américaine.

Américaine, c'est-à-dire de race encore trop neuvement sevrée pour n'avoir pas gardé sa jeune souplesse. Nous avons en cela la vertu de notre adaptibilité. Nous nous rappelons encore avoir eu des racines dans presque toutes les *nations, et, faute de castes légitimes, il nous est permis de fleurir partout.*

Le patriotisme excessif est un préjugé social qui ne vient qu'avec le temps. Tout « nouveau monde » est chrétiennement lié aux autres. Nos ancêtres n'étaient pas Américains : mais nos petits-fils le seront. Cependant il faudra plusieurs siècles avant de perdre toute empreinte atavique. Puissions-nous, même alors, ne pas oublier que nous appartenons tous à la même patrie illimitée qui a pour voûte l'infini et pour souverain Dieu !

Nous sommes nés de vos rois qui ont mêlé leur noblesse dégénérée à la pureté solide et génératrice des révoltés. Nous avons dans nos veines des sangs qui doivent être bien étonnés de se voir confondus, mais cela même nous permet d'être également puritain, noble, poète, guerrier — et même bourgeois.

La liberté est notre chimère comme la vôtre... mais elle m'égare. Est-ce l'effleurement de son grand coup d'aile qui me fait trouver votre prosodie d'une rigueur tyranniquement impériale, et qui fait que je me révolte parfois à voir un mot charmant comme lèvre *obligé de subir ces lois qui veulent qu'il s'accouple indissolublement avec* chèvre, fièvre, *ou* sèvre ? *Pourquoi ne pas lui accorder de temps en temps une légère déviation ? Dans un de mes sonnets, je crois que je lui ai permis de s'unir avec* brève, trêve *et* rêve, *qui me semblent éminemment faits pour s'accorder avec lui, tout autant que* madame *avec* infâme *et* père *avec* adultère, *rimes trop usuelles et trop admises pour demander une consonne d'appui.* Naïve *aussi me semble fait pour* *rimer avec* poursuivre. *Ces deux mots n'évoquent-ils pas un tableau tout naturel où l'on voit inévitablement surgir Daphné et Apollon? Il veut s'unir à elle; mais elle se dérobe à l'union complète d'une manière si gracieuse et si féminine qu'on aime mieux la voir manquer d'un air que d'autre chose.*

Quittons cependant la mythologie pour en venir à mes défauts personnels. Je préfère les signaler modestement, puisque prendre le taureau par les cornes me semble un courage nécessaire pour devancer les critiques. Il doit être rare et charmant d'être tout d'abord son propre bourreau, afin de pouvoir répondre aux autres : « Plus rien à faire : la victime s'est elle-même exécutée. » A toutes leurs médisances, on répliquerait en souriant : « Je vous l'avais bien dit, lisez ma préface. »

Mais je parle non-sens, car nous avons tous plus de défauts que ceux que notre amour, même éclairé, nous fait voir... Je ne protégerai ici que mes fautes intentionnelles, comme celles de la pièce intitulée Avril *où j'ai voulu rompre l'uniformité de la césure en mettant :*

Et la fleur a des regrets d'avoir tant aimé,

au lieu de :

La fleur a des regrets d'avoir autant aimé.

Mon avis, s'il est permis d'en avoir un, est qu'un mauvais vers est préférable à une cheville, et une assonance à ces préceptes classiques qui veulent que sourcil *rime avec* exil, *etc... Le premier devoir du poète est de garder sa pensée poétique, le second d'offenser plutôt la métrique que le bon goût, qui ne saurait être autre chose que choqué par des discords semblables à celui-ci :*

Une corne de buffle ou de rhinocéros.
Le mur était solide et droit comme un héros.

De telles dissonances doivent forcément blesser toute oreille vraiment musicale qui ne veut d'autre harmonie que celle qui s'entend. Pour cette raison qui me semble éminemment bonne, je n'obéis pas aux règles défendant de faire rimer douleur *avec* sœurs, *à cause d'un* s *insignifiant parce qu'on ne le perçoit pas. J'ai respecté le préjugé concernant les* e *muets, sauf dans un sonnet d'essai, quoique je ne voie pas pourquoi deux mots aussi essentiels que* vie *et* infinie *n'apparaîtraient pas au milieu d'un vers sans s'élider.*

En poussant cette théorie plus loin, on ne condamnerait plus l'accouplement des mots de forme androgyne qui, tout en appartenant au groupe masculin ou féminin, ont la même consonance. Exemple : le sonnet où je me suis permis un peu de jonglerie en faisant rimer : dort, pure, armure, or, Pandore, azur, impur, aurore. *Si je n'ai pas observé cette théorie avec l'ardeur qui conviendrait à une vraie conviction, c'est que, tout en ayant vingt-trois ans, je reconnais déjà que je puis avoir tort. Puis, j'ai une nature timorée qui se rappelle que :*

Toute idée est fatale à ses premiers apôtres ;

et celle-là conduirait inéluctablement à des exagérations, à un tel point que la poésie n'existerait plus. « Alors, le vers libre ? » me propose ma muse languide. — Arrière, Satan ! Je veux continuer à grimper vers le Parnasse au lieu de me jeter dans ce pandémonium infernal du verslibrisme dont je ne comprends pas encore la raison d'être, tout en subissant ses fallacieuses étincelles qui me font croire parfois que de là sortiront les poètes à venir qui, las d'épouser la déesse des rimes, ne lui permettront que quelques caprices et une autorité d'esclave choyée. Mais non, déjà, les verslibristes sont trop obscurs pour faire de nouveaux disciples, et puis, après tout, chaque être a en lui le meilleur guide, et j'écoute la raison innée qui me gouverne et qui me veut poète, ne serait-ce que pour chanter en dilettante, sur une petite lyre à deux cordes, la multiple beauté, le seul dieu que j'estime salutaire et capable de guider l'humanité trébuchant sous le poids de ses laideurs. Je crois, avec Sapho, que

Ὁ μέν γάρ κάλος, ὅσσον ἴδην, πέλεται ἄγαθος.
ὁ δὲ κἄγαθος αὔτικα καὶ κάλος ἔσσεται

et je dois le peu de poésie qui est en moi à celles qui me l'ont le mieux fait comprendre. J'espère qu'elles répandront sur ces pâles portraits un peu de la clarté de leurs sourires, et qu'elles ranimeront, par l'immortalité de leur grâce et de leur charme, ces quelques sonnets nés du parfum de leurs souvenirs. . . . .

Post-scriptum *(inévitablement féminin).*

La poésie intitulée Divagation *je dédie à la mémoire de Stéphane Mallarmé : elle peut donc se permettre le luxe d'être affranchie.*

Ceux qu'on a trop accoutumés aux alexandrins seront blessés par le sonnet en vers de quatorze syllabes, mais j'ai jugé que ce nombre était seul capable de traduire une égarée de cet âge de choses superflues, et je crains que deux pieds en plus ne suffisent même pas à faire tenir ce sonnet debout.

Quant aux deux sonnets de onze syllabes, j'ai, pour m'appuyer, un mètre de Shakespeare. Je crois que l'adaptation peut être heureuse avec l'aide d'un pareil interprète.

Mais voici une bien longue préface pour un si petit livre. Je ne pouvais pourtant pas refuser à mes vers la protection de ma prose. A m'entendre, on croirait qu'il s'agit d'offrir au public quelque chose d'efficace et de grand, et non seulement quelques pages d'inutiles écrits. Nos timides premiers prennent toujours à nos yeux des proportions gigantesques qui nous les font voir grossis et même importants. Cette faiblesse à m'exagérer m'est restée de ma plus tendre enfance. J'ai une fois, grâce à une chance ou à la maladresse de mes concurrentes, gagné le prix dans un tennis-tournement. C'était une glace fort jolie où je mirai avec extase ma face radieuse de la victoire. J'étais absorbée dans la contemplation de ma conquête, quand un vieux diplomate, qui aimait particulièrement l'enfance, — peut-être à cause de ses cheveux gris et de son éloignement de ces temps dits ensoleillés; peut-être aussi pour d'autres raisons, — s'approcha de moi en me *demandant où j'avais trouvé cette grande glace. L'ignorant! Il avait été occupé à des papiers d'ambassade, et n'avait même pas entendu parler de mon triomphe! Puis, sans même me féliciter, il me dit qu'il me trouvait jolie. Cette indifférence pour le jeu qui me passionnait et pour mon exploit, fit couler sous les rayons de mon cœur enfantin un long sanglot silencieux.*

Mais, puisque j'en suis aux réminiscences, il est temps que je m'arrête. Un peu émue de ce début, hors de moi, je mets ma main sur mon cœur, fais grincer les souliers vernis du conférencier, avale l'eau sucrée qu'il me reste à boire, demande pardon, à ceux qui m'ont lue jusqu'au bout, de la longueur de cette harangue (il est si bon de parler sans être interrompue!) et me retire afin de laisser un peu de place à ces vers qui, comme tout premier essai, contiennent de mon pire et de mon meilleur.

Ces vers sont dédiés
Aux Pétrarques sans Laure,
AUX TRISTES A PEU PRÈS,
AUX SI TARD PAS ENCORE!

Aux jeunes accablés
Lassés avant d'éclore,
Portant l'âme des blés
Ployés avant l'aurore :

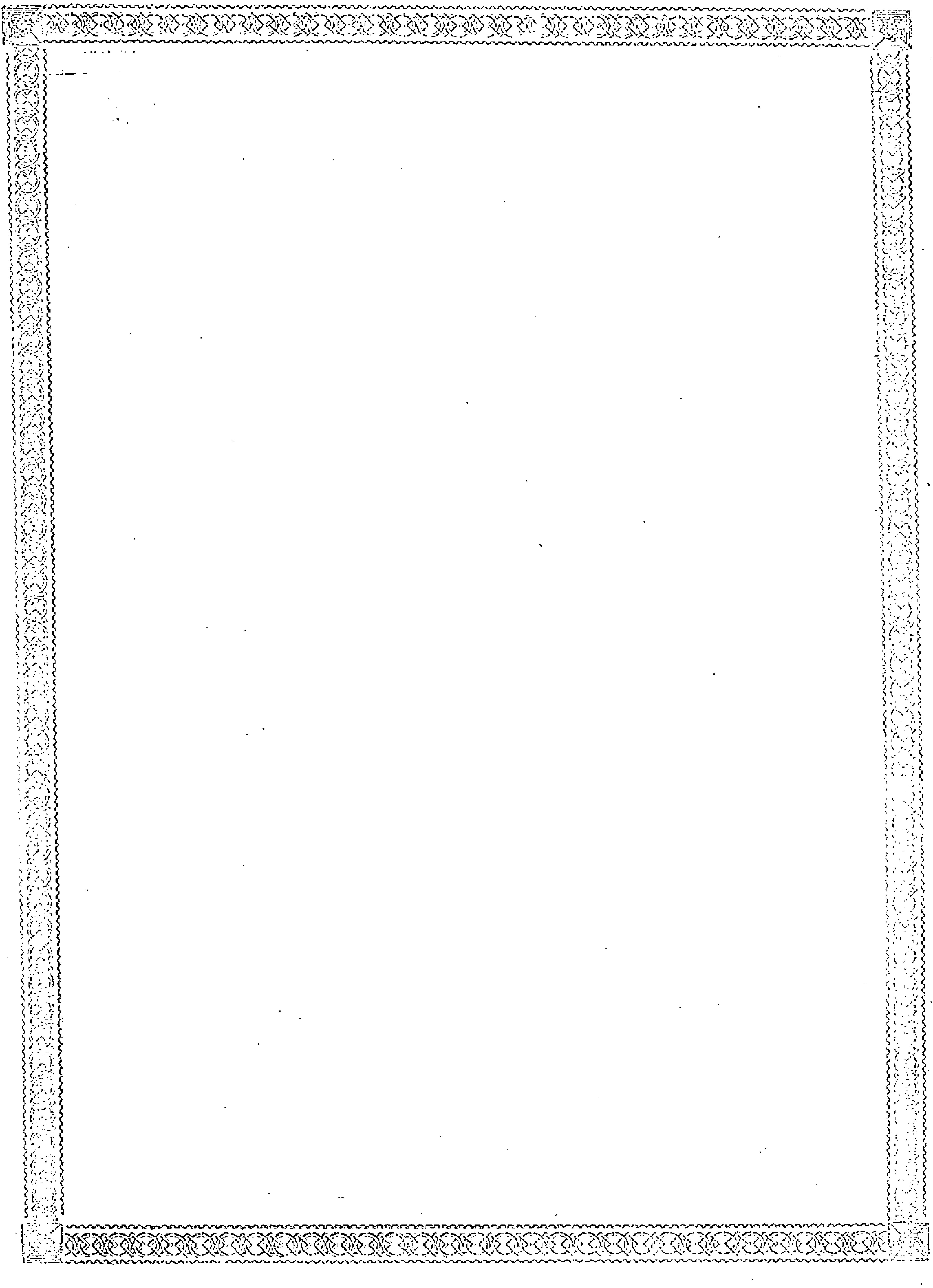
Aux rêveurs sans espoirs,
Pâles enfants d'Automne,
Aux rires dérisoires[1],

A leurs songes mort-nés
Voilés comme des nonnes
Pour rester parfumés?

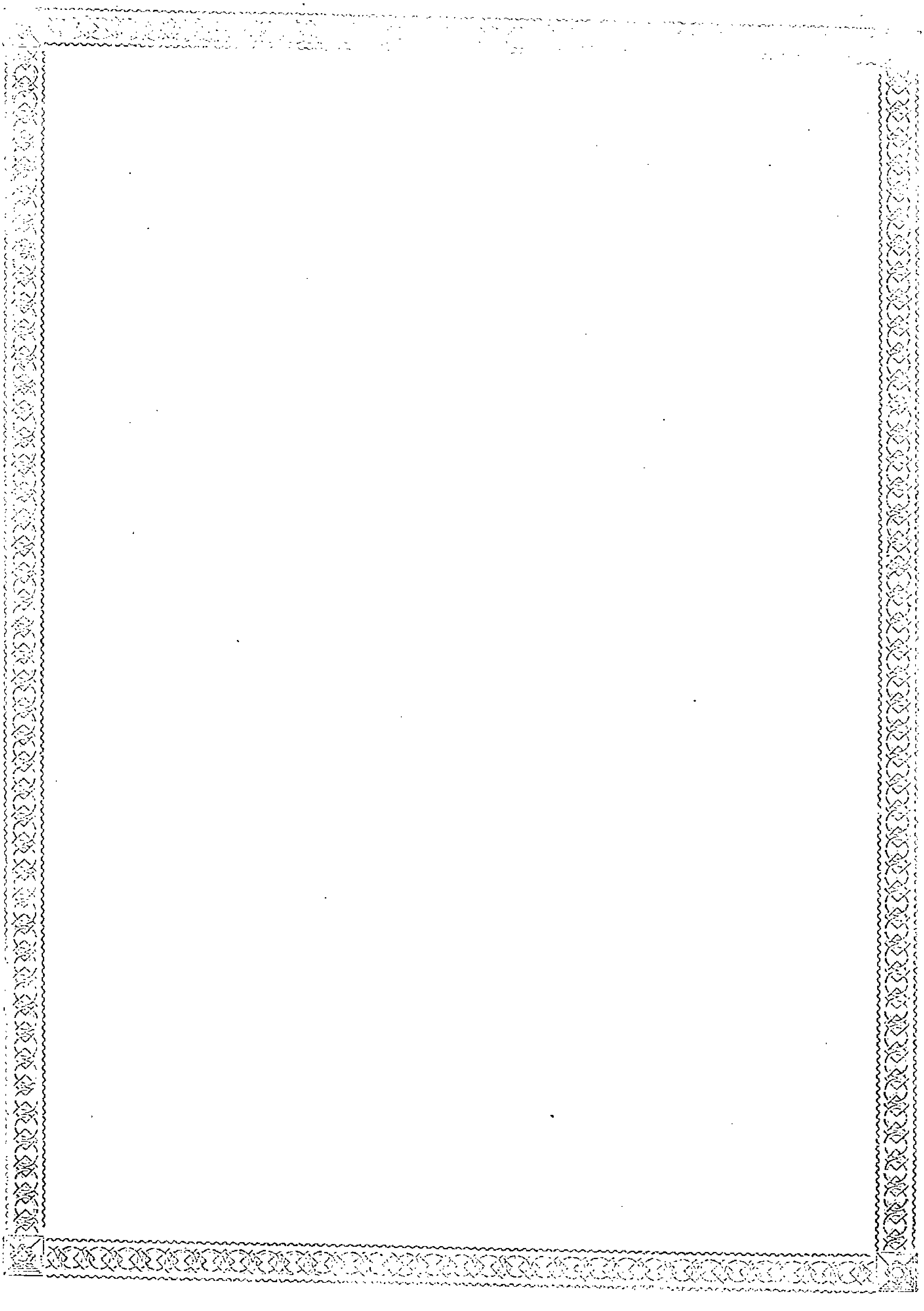
---

[1] Pour ceux qui sont choqués de l'accouplement harmonieux d'une rime féminine et d'une rime masculine, j'offre cette banale alternative :

Riant sous leurs devoirs.



Quelques Portraits-Sonnets de Femmes



I

Détrônés sont tes rois; errant, ton peuple endure
La honte de porter une pourpre de sang,
Mais on n'oubliera pas que de ton chaste flanc
A fleuri l'idéal de l'âme la plus pure.

Qu'importe leurs mépris, ô Vierge sans souillure ?
N'as-tu pas effeuillé dans tes calmes doigts blancs
La beauté de l'Olympe, et son éclat mourant
Valait-il le halo d'or de ta chevelure ?

La blancheur de mon culte a jailli de ton sein
Et, si le monde ingrat te blesse de dédain,
C'est ton fils qu'il remet sur une croix chrétienne.

Tes sourcils sont des arcs de triomphe éternel,
Ils gardent la promesse et la courbe ancienne
De tes yeux, où revit tout l'espoir d'Israël.

Jenni Mrs
Barry

II

à R. V.

LA BELLE AUX DÉSIRS DORMANTS

Fleur parmi les fleurs, belle entre les belles,
Je voudrais te dire un sonnet d'étoiles,
Et couvrir les mots chastement de voiles
Légers comme toi, naïve cruelle.

Je veux élider les rimes charnelles
Qui pourraient blesser ton âme d'opale
Par l'opacité de leurs ardeurs mâles,
Je voudrais t'aimer sans briser tes ailes.

Je voudrais chanter ta beauté de vierge,
Te dresser un culte en dehors du monde,
T'entourer de lys, d'encens et de cierges.

Je serais vestale et ta candeur blonde
Ne subirait pas les lèvres troublantes
Des amants, ni des princesses charmantes.

III

Non, tu n'as rien de la rigueur antique,
Ton âme est un discord mélodieux
Planant plus haut que les lois et les dieux,
Dans un mépris pour le simple classique.

Ta beauté veut le mystique gothique,
Tu hais la Forme et la Ligne, et les lieux
Où l'ombre cède au jour audacieux,
Dardant sans art ses lumières obliques.

C'est toi l'amoureuse d'un siècle éteint,
Et tes grands yeux lassés cherchent sans fin
Des lambeaux de rêve en ce banal monde.

Tes traits perdus ont l'amère douceur,
Sadiquement ils contemplent l'Immonde,
Souriant au mal par qui tu te meurs.

Mlle Lucie Delarue

IV

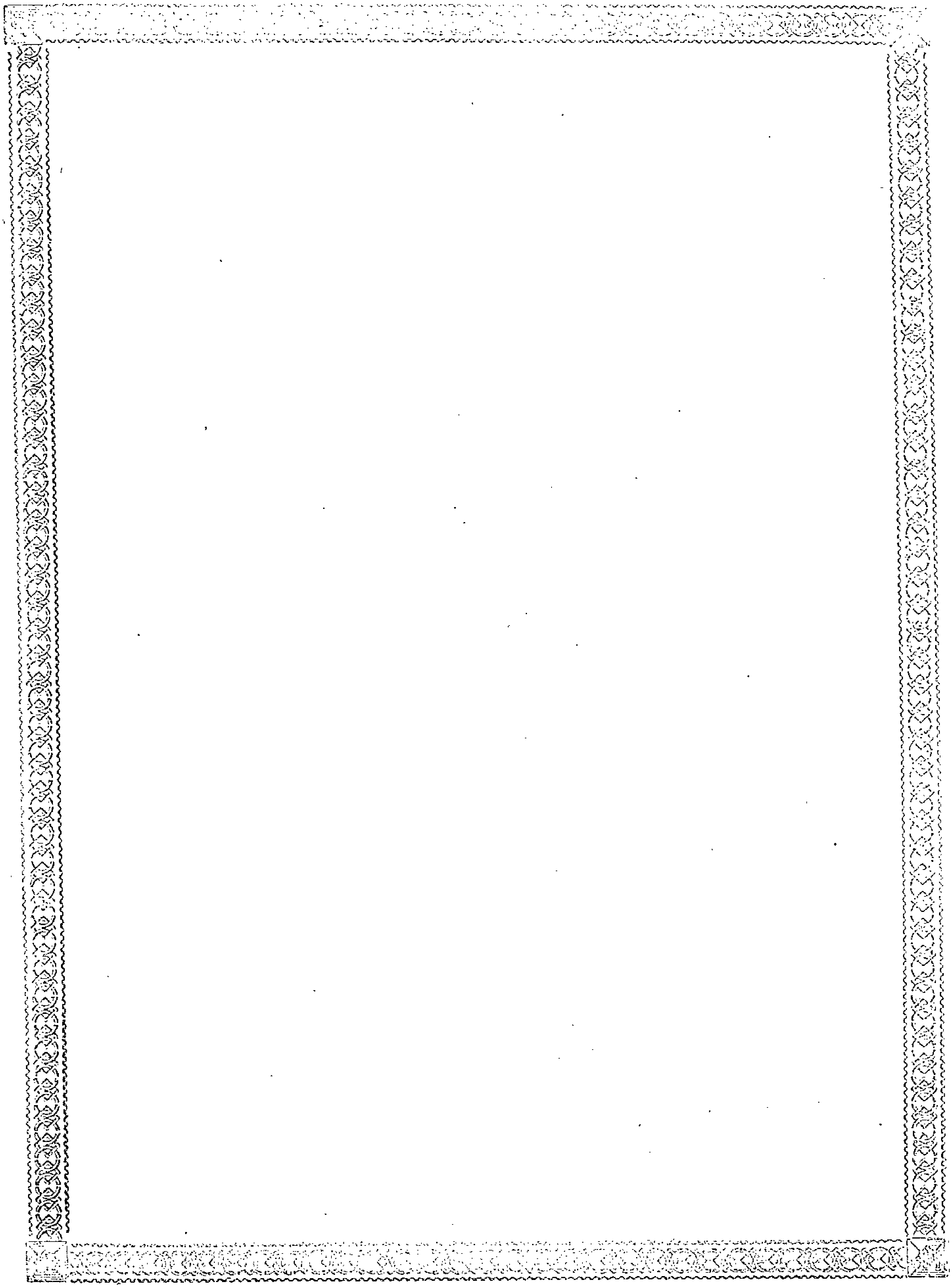
UNE PRINCESSE LOINTAINE

Ta forme a la pureté d'un regard d'enfant,
Ta voix une douceur de harpe éolienne,
Elle berce mon cœur vers la Grèce ancienne
Et Sapho revit sous l'extase de ton chant.

Cette pâle immortelle avait-elle l'accent
De tes yeux de saphir à la clarté païenne,
Et la limpidité de ta chair lesbienne
Où le bout de tes seins veille amoureusement ?

Sous le charme mouvant de ta marche alanguie
La nature s'incline et l'amour te mendie
Ta bouche s'exaltant de ta stérilité.

Ton corps est une flamme où toutes tes prêtresses
Doivent jeter la fleur de leurs fraîches jeunesses,
Afin d'entretenir ton immortalité.



Mary Terry (Lady)
n Bingley

V

Vivant tableau du nouvel art,
Tu portes en toi l'anathème,
Te couronnant du diadème
Des demi-teintes de hasard.

Ton teint vert méprise le fard.
Tu hais le réel, ceux qui l'aiment,
Et tout faux, sauf le faux toi-même.
Versatile comme un lézard,

Tu te vautres à tous les rêves :
Toutes tes chimères sont brèves,
Ta haine comme tes amours.

Tu es la vampire des âmes,
Toute sublime ou tout infâme.
Qui t'effleure te sent toujours !

VI

Tes yeux sont de limpides scènes
Où tout défile tour à tour,
Les pantomimes de l'amour
Et les tempêtes de la haine.

La passion en souveraine
S'y sceptre du grand mot toujours :
Elle tient dans tes yeux sa cour
D'espérance flatteuse et vaine.

Lève le rideau de tes cils,
Fais danser tes regards subtils
Pour notre fantaisie ailée.

Loin du drame, en tes yeux de ciel,
Oh ! laisse mon âme exilée
Chercher des oublis éternels.

VII

Rêve de la nature en ta sublime aurore,
Offrant ton front de femme au baiser de l'avril
Grand héraut du printemps confiant et subtil
Tournant la tête aux fleurs, aux fleurs vierges encore.

O cruel ravageur, pourquoi les faire éclore,
Si ce n'est pour orner notre pays d'exil
De quelques souvenirs d'un parfum puéril
Et farder l'arc-en-ciel de beauté plus colore?

La nature te penche et, sous ton lourd fardeau
De fruits, tu vas maudire avril et ces oiseaux
Qui planent dans l'espace en groupes infidèles;

Si ta jeunesse meurt sous la maternité,
Console-toi disant à ton utilité :
— Mes pétales partis vont leur faire des ailes.

VIII

PORTRAIT INACHEVÉ

Tu marches, on dirait
Une affiche qui danse :
. . . .
. . . .

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

. . . .
. . . .
. . . .

. . . .
Tes coupes sont nos lèvres
Et nos bras tes prisons.

IX

Je voudrais du vert tendre, afin d'ombrer ses yeux,
Pour son teint, de l'ivoire embrassé par l'aurore,
Et, si vous voulez bien, il me faudrait encore
Un rayon de soleil captif, pour ses cheveux.

Ensuite aller puiser aux sources de la vie
L'essence et la beauté, rêves de l'idéal,
Pour donner à son cœur la force du cristal,
Pour chasser de son cœur l'angoisse inassouvie.

Et je veux pour sa robe un coin d'azur : l'éther
Est le seul vêtement qui doit frôler sa chair,
Car sa chair, n'est-ce pas le palais de son âme?

L'esprit de la musique ira pour ses soupirs
J'oubliais... l'arc-en-ciel, pour peindre ses désirs ;
— Alors je vous ferais le portrait de ma Dame.

SALAMMBÔ

> (*Il reconnut sa tente; et ses yeux s'attachaient contre le sol comme si la fille d'Hamilcar, en disparaissant, se fût enfoncée sous terre.*
>
> GUSTAVE FLAUBERT.)

Opacité de parfums, chair de ma maîtresse,
D'une réalité le lointain encensoir,
Flottant sur mes désirs le souvenir d'un soir
Où votre pâleur rose écouta mon ivresse.

Arome qui survit pour dire à ma détresse
Combien tout est passé; vide est le reposoir
Des jeunes voluptés, où l'ennui vient s'asseoir
Pour lamenter sans fin la mort de ta caresse!

Alors je vous revois, une vague d'essence [1]
Monte comme un amen, et j'ouvre tous mes sens
Pour pouvoir mieux humer ma joie évanouie;

A votre corps languide et sur la tige d'or
Qui porte votre tête, il se confond encor
L'âcre émanation d'une fleur épanouie.

---

[1] Pour ceux qui veulent plutôt un mot qui a *l'air* de rimer, je remplace *essence* par *encens*.

X

A UNE QUI NÉGLIGE SES DÉCORS

Je te vois écoutant la flûte primitive
De quelque berger d'arcadienne beauté,
Ou mirant tes cheveux dans la limpidité
D'un clair lac encadré de fleurissantes rives;

Ou mêlant ta voix pure à la voix si plaintive
Des roseaux, abritant de leur naïveté
Un faune qui s'endort rêvant de chastetés
Que ta bonté de nymphe empêche de poursuivre.

Par le chatouillement d'une tige de fleur
Tu troubles une fée et lui ravis le cœur,
Puis tu t'enfuis sous bois pour danser sur la dune.

Je te vois dans le parc entourant le palais
Ou rentrant au château sur un rayon de lune;
Je te vois bien partout, — hormis où tu te plais.

XI

Tu portes la joie en tes cheveux roux,
Un rire de feu danse sur ta tête,
Ou bien du soleil en habit de fête
Dardant devant tous ses plus clairs bijoux.

Tu passas trop vite avec tes yeux doux.
Quel était ton but, belle âme distraite?
Tu passas trop tôt, mais l'âme inquiète
S'attache aux fils d'or de tes cheveux fous ;

Où me menez-vous, lumineuse pluie?
Comme Danaé je suis éblouie,
Sous ces vifs rayons je me sens pâlir;

Forêt de parfums où mon désir rôde!
Cordes de clarté! flamme à peine chaude
Me brûlant pourtant par son souvenir!

XII

A MADAME SARAH BERNHARDT

(*Après une représentation de* l'Aiglon.)

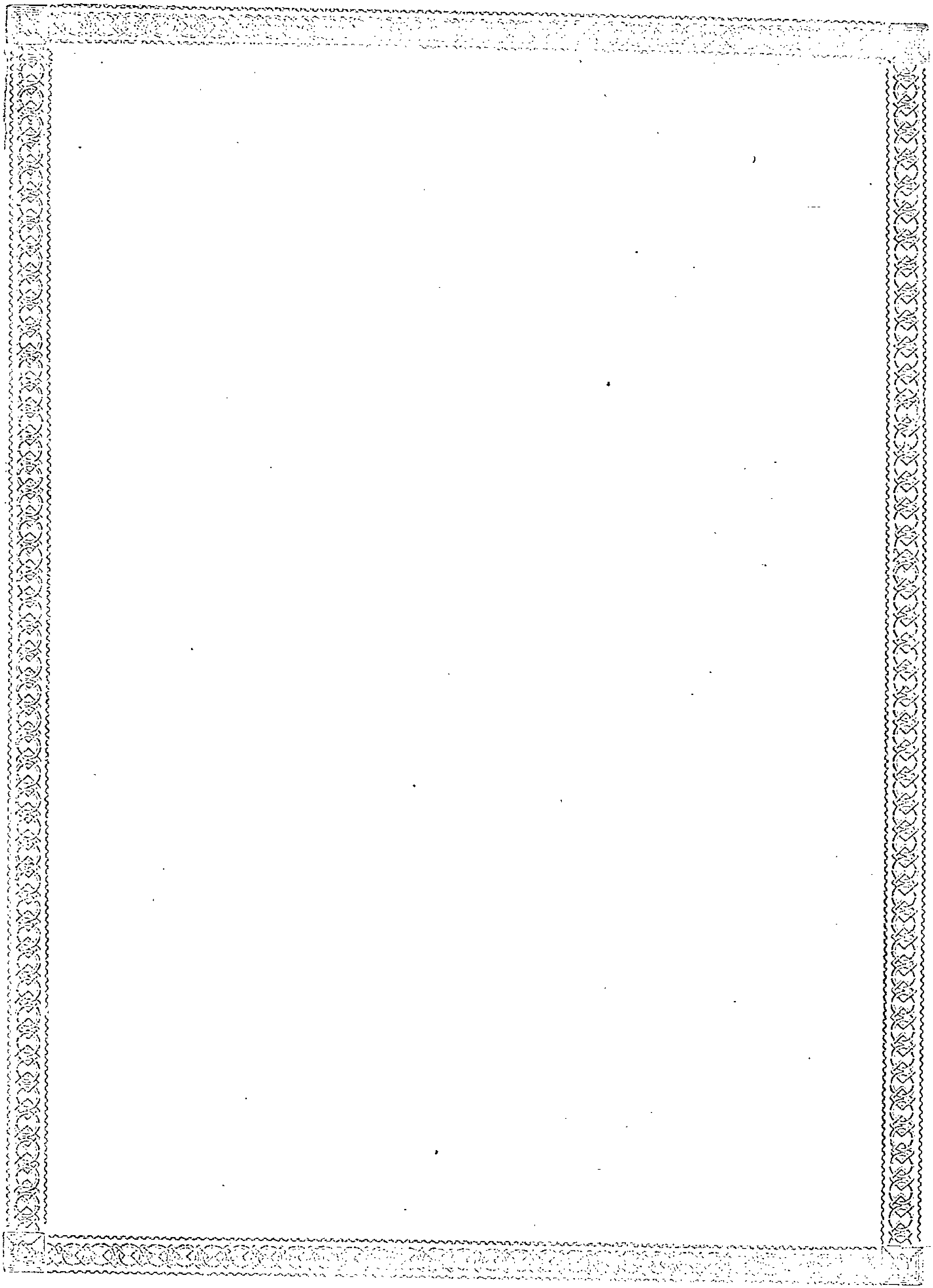
Ta voix a fait revivre un qui mourut sans gloire,
Une âme aux blanches mains, le pâle fils d'un grand,
Qui n'avait que ses pleurs et sa beauté d'enfant
Pour marquer son passage aux marges de l'histoire.

Un poète cueillit cette fleur dérisoire,
Qui pendait sans parfum sur un cercueil de sang,
Et dit : Je te la donne afin que ton talent
Chante son élégie au creux de la mémoire.

O muse versatile à l'esprit arc-en-ciel,
Tu nous prends par le cœur qui reste ton autel,
Et qu'importe ton prince? à toi le diadème;

Tu nous rends inconstants à la nature, aux lois;
Tantôt j'aime une femme et tantôt le Danois,
Je t'aime d'être tout et d'être toi « quand même ».

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS



XIII

Rien ne te peut toucher et rien ne t'émeut,
Ton cœur est éclos dans un grand bloc de glace
Tout se brise au mur de sa calme surface,
Ta chair semble de marbre et d'airain tes yeux.

Ta passivité brave même les dieux,
Et ta vierge beauté fait rêver l'audace
Qui s'éteint de trop voir ta froideur en face
Pétrifiant tout, l'amour comme les feux.

Tu sembles un gouffre où ton rire sans joie
Veut ce qui plane et l'appelle pour proie
Afin de combler ton goût pour le néant.

Tes seins sont deux fleurs grandes épanouies,
Berçant le poison de leur laiteuse envie
Comme des lotus sur un étang stagnant.

XIV

A UNE ÉGARÉE DE 1730

Je voudrais t'enguirlander de mille phrases encloses
En des rythmes gracieux, aussi cambrés que tes pieds,
Talonner les mots de rouge afin que, si ça te plaît,
Tu puisses marcher dessus, haussant ta beauté mi-close.

Qui donc la réveillera, l'âme gaie où se repose
Tout un souriant jadis couronné de menuets,
Où se mêle au décorum plus d'un propos indiscret
Fait pour enrichir celui qui les joliment propose?

Bals de cour, cheveux poudrés, audaces des clairs minuits,
Que le madrigal polit l'avide regard qui luit
Sur les cous frêles et blancs des si mignonnes marquises!

« Oh! les jeunes gens banals »! et leurs brusques flirtations!
Qu'ils heurtent brutalement les demi-teintes exquises
D'un passé glorifié par ton imagination!

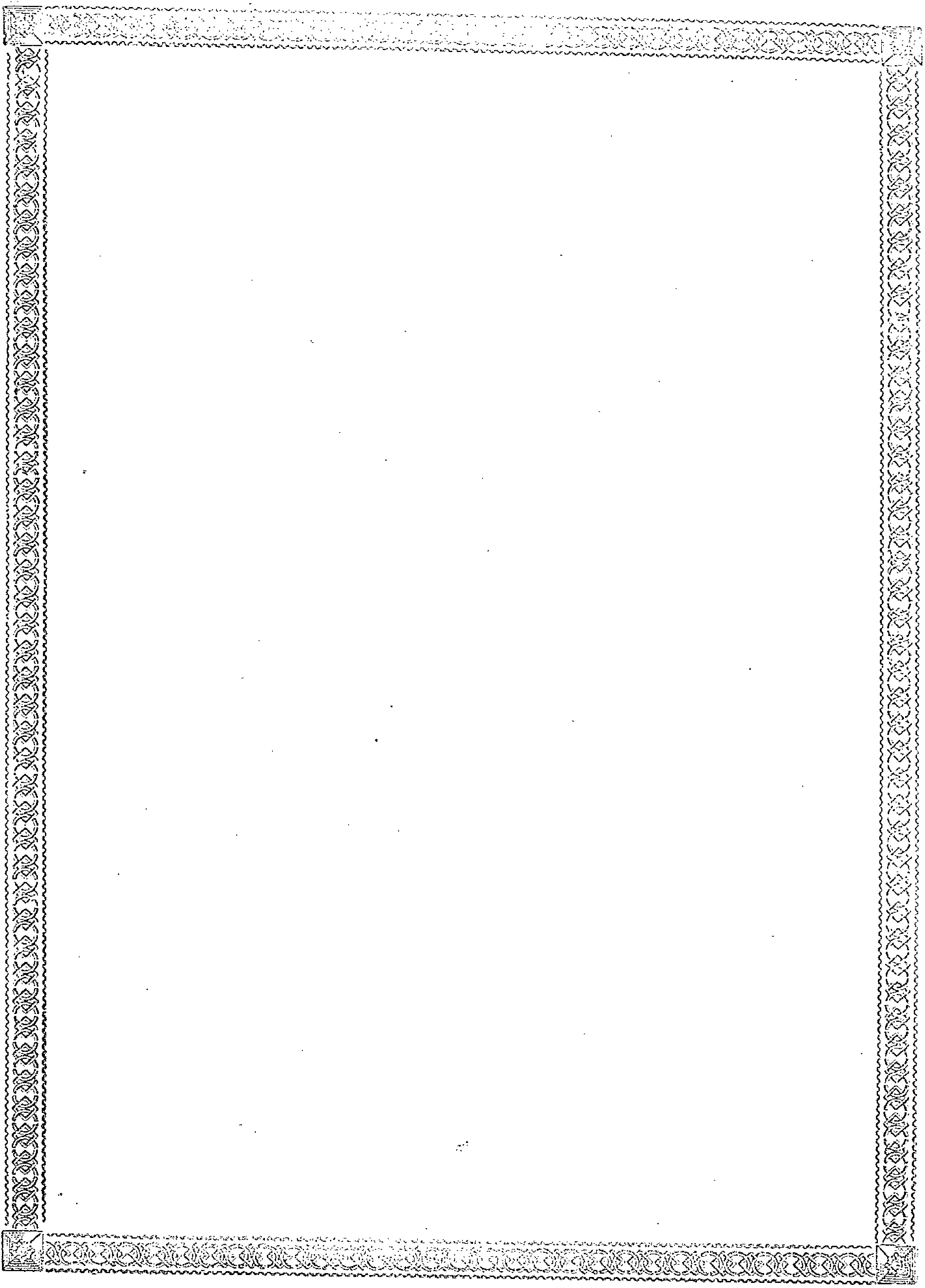
XV

Tes cheveux sont légers comme un essaim d'oiseaux
Qui se serait posé sur une tête blonde
De roses se pâmant pour s'admirer dans l'onde
Toute transfigurée en ce regard jumeau.

Ton corps est une tige ou le souple roseau
Qui séduit le poète et sa gamme profonde
De baisers éternels, aux remous d'outre-monde,
Où règne tout vibrant l'accord parfait du Beau.

Comme un nénuphar blanc, fleur vierge de caresses,
Tu t'endors sur les flots, au-dessus des détresses
Jetant leurs noirs reflets vers ton calme infini.

Laisse en toi les regrets plonger leurs faces blêmes,
Enclos la vieille angoisse en ta bonté suprême,
Et répands ta blancheur sur ceux qui sont ternis.



XVI

Enfant de gitane ivre de soleil,
Éblouissant tout d'une ardeur de flamme,
Tu brûles la chair, mais tu glaces l'âme
Des amants voués à ton sang vermeil,

Qu'il rit en ta lèvre! en éclat pareil
A la rouge fleur parant ta jeunesse,
Éphémère est-elle, oh! crains la vieillesse
Lorsque ton seul bien sera le sommeil.

Semble amoureuse, afin d'être cruelle,
Va, venge-toi, puisque te voilà belle,
Qu'ils te payent cher ta folle beauté.

Fais danser ton corps, ravi par ta grâce
De couleuvre qui séduit, puis enlace
En ses bras la mort dans la volupté.

XVII

DE MOI-MÊME

Sombre sans ennuis et triste sans détresse,
Je me plains vainement ainsi que le vent
Pleurant à travers les automnes du temps
Comme un soupir sans fin qui râle sans cesse.

Ma vie me navre et le luxe m'oppresse,
Les plaisirs sont si vieux qu'ils mordent sans dents,
Les plus vifs désirs s'éteignent en venant
S'unir à ma source infinie en tristesse.

Quel mal? Je ne sais, mais je le sens profond
Comme la mer qui cherche sans but le nom
De sa nostalgie et de sa vaine alarme.

Mon cœur est une cloche au timbre fêlé;
Comme la mer, il jette un sanglot voilé;
Comme elle, il gémit de porter tant de larmes.

XVIII

J'aime ta voix de lyre et tes vingt ans où dort
La naïve tendresse infinie qui ne dure
Qu'autant que le malheur respecte son armure
D'illusion irisée enfuie en rêves d'or.

Garde longtemps fermée la boîte de Pandore,
Car la banalité d'une vie tout azur
Vaut mieux que le savoir clairvoyant mais impur
Qui met ses longs doigts d'ombre au cœur de notre aurore.

Comme au beau front du jour le cercle de la nuit
Pose le clair halo de sa froide lumière,
Tu laisses s'éployer l'argent de ta crinière.

Quand vient le crépuscule, alors sa clarté luit
En couronne de flamme illuminant la pierre
De tes yeux, où se donne une âme tout entière.

XIX

CONTE

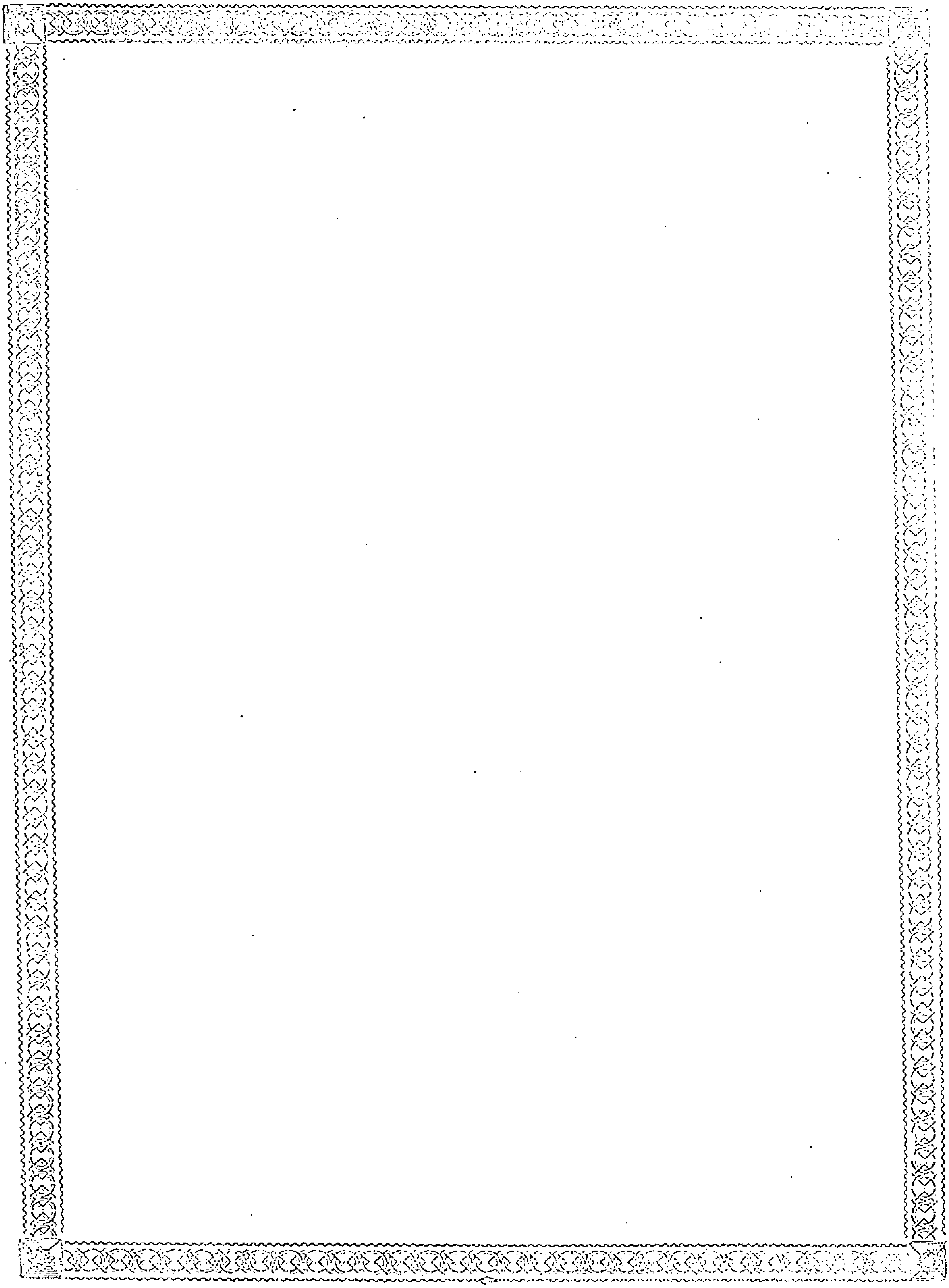
Elle a mis des lys à sa porte,
De frêles lys trop parfumés,
Doux comme des songes d'été,
Blancs comme les doigts d'une morte.

Lorsqu'elle dort en sa pudeur,
Une araignée va sur sa couche,
Et boit tout le sang de sa bouche,
Et boit tout le sang de son cœur.

Le jour vint frapper aux fenêtres,
Il vit l'araignée disparaître
Pour rougir l'argent de ses fils,

Et l'on trouva la vierge morte,
On trouva les lys à sa porte :
— Les lys l'ont tuée, disaient-ils.

Poésies diverses



AVRIL

Avril le séducteur, sur un long arc-en-ciel,
Est tombé jusqu'à terre avec son beau sourire,
Et dans chaque calice il verse un peu de miel
Et dans le cœur de tous un peu de son délire.

Chaque chose frissonne à son baiser d'amour;
Le monde est amoureux et la nature entière
S'offre, se faisant belle, afin de plaire au jour
Tout irisé de joie et prodigue en lumière.

Avril s'épanouit, et ce charmant décor
L'acclame pour amant, et sa jeune démence
Rit et pleure à la fois, fière du rayon d'or
Qui se glisse partout, fidèle à l'inconstance.

Toutes les fleurs sont femme, offrant leurs frêles seins
Et leur plus beau pétale au gai printemps qui passe,
(Ses bras sont grands ouverts — pour saisir les parfums ?)
Avide de beauté, de tout ce qu'elle enchâsse.

La fleur de l'amandier a perdu ses couleurs,
De pleurer son avril ou de n'être plus vierge?
L'amour qui s'est enfui laisse peu de douceurs,
La flamme qui s'endort laisse bien froid le cierge.

Et la fleur a des regrets d'avoir tant aimé,
Puisque voilà l'été qui brûle ardent en elle,
Puisque dans son flanc las elle sent qu'a germé
Quelque chose de lourd comme une perte d'aile.

Oh! la triste saison quand tout porte son fruit,
Quand l'amour se difforme aux lois de la matière,
Quand, après le parfum des éphémères nuits,
L'existence devient prose et la femme mère!

CHANSON

I

« Si tu m'as appris quelque chose ? »
Toi qui fus l'âme de mon chant,
Éveillant ma candeur d'enfant
A t'aimer plus que la fleur close
De mon bonheur ?
Si tu m'as appris quelque chose ?

II

Si, tu m'as appris quelque chose.
Ne m'as-tu pas senti pleurer,
Ne m'as-tu pas vu préférer
Ta lèvre à la lèvre morose
De mon honneur ?
Si, tu m'as appris quelque chose !

SONNET

Je ne suis qu'un palais désert où s'insinue
Une triste langueur de brume clandestine,
Et l'ombre d'un espoir va chantant en sourdine
Tout un futur d'Extase où vous serez l'Élue.

Prometteuse d'Azur, vous m'avez mal connue,
Et vous passez au loin et l'ennui hallucine
Le creux de votre absence où mon rêve dessine
Votre alme vision que mon âme salue,

Ainsi qu'elle salue une morte qui passe ;
Et j'irai sur l'autel du petit dieu qu'on chasse
Jeter le souvenir des fleurs de ma folie.

De guirlandes d'œillets je veux orner sa bière,
Quelques pleurs seulement tomberont en prière
Sur ce qu'il reste en moi d'amour pour vous... Jolie !

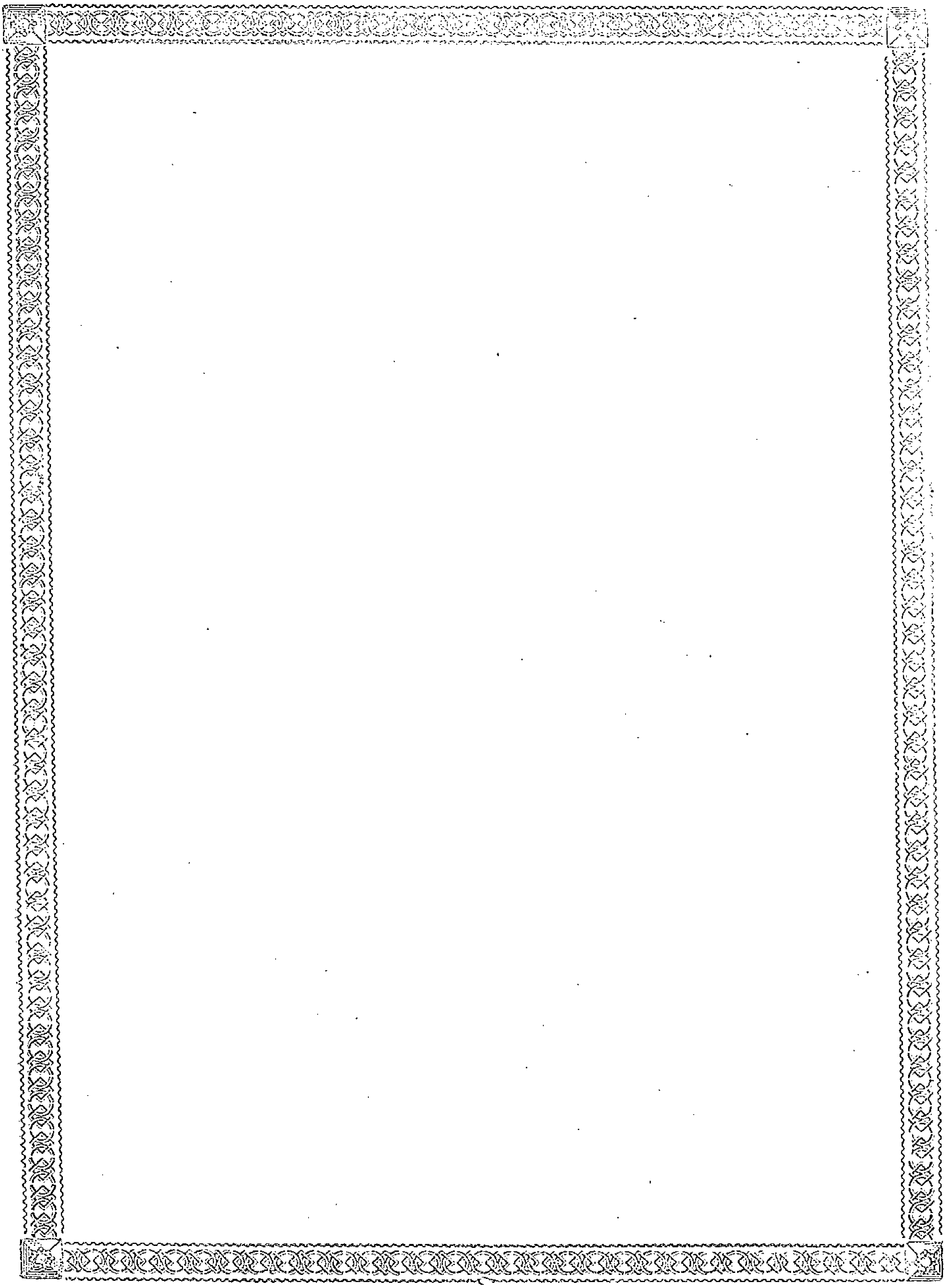
SONNET

Dans un chemin bordé de sanglante amertume
Où ce qui fut aimé deviendra boue et prose,
Je marche, me tournant vers des regrets posthumes,
Gardant au fond de moi l'incurable névrose.

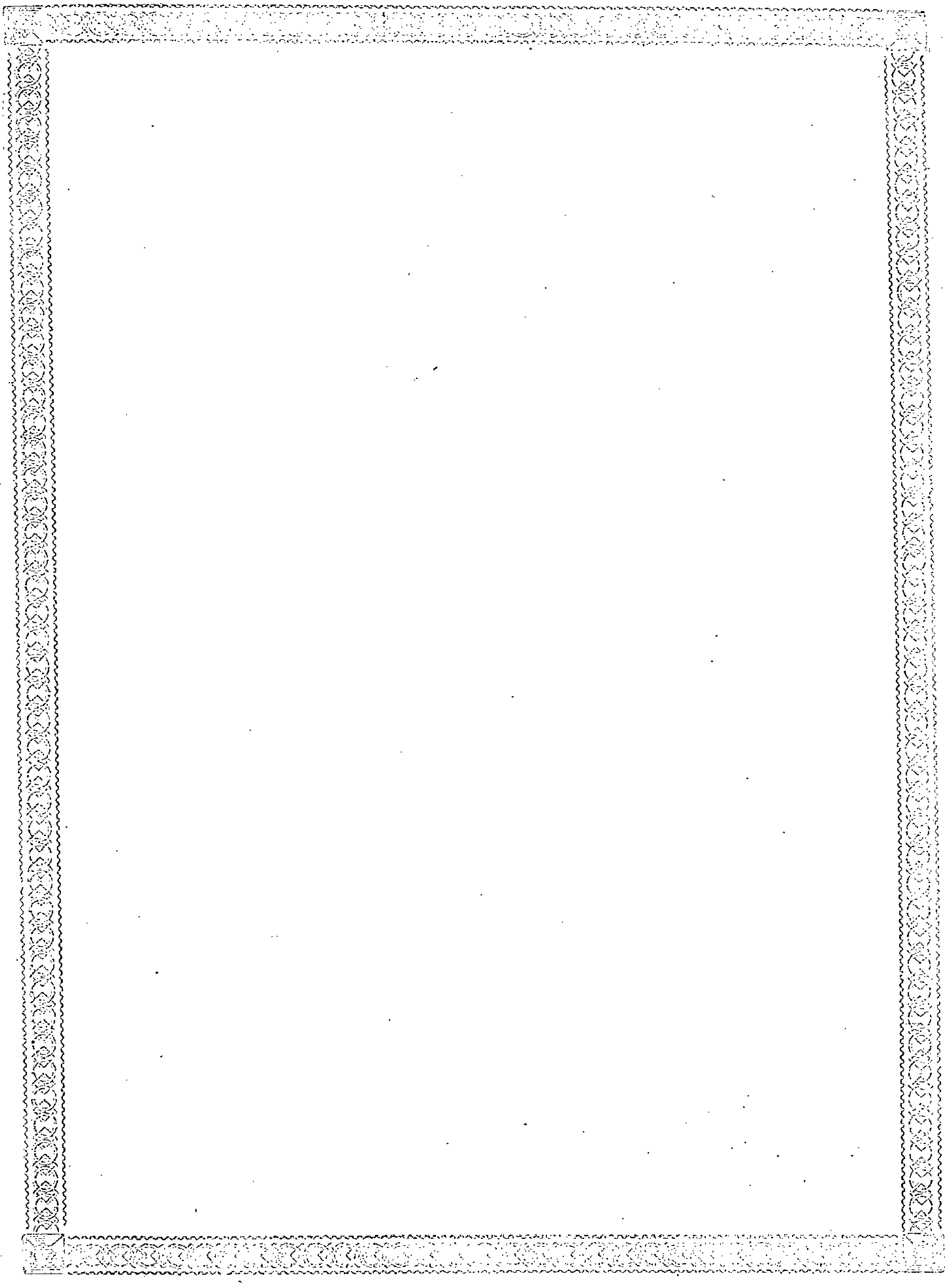
Ame de mon passé meurtrie à peine éclose,
Tu sors de ton cercueil, ton regard mort s'allume
A mes bonheurs enfuis, et le parfum des roses
Se mêle au gris linceul drapant le tout de brume.

Ma jeunesse est la pâle aurore sans soleil,
Fuyant les vifs plaisirs au baiser trop vermeil,
Pâle aurore d'hiver se levant sans envie.

Le futur est un mal, ceux qui l'aiment des fous;
Je veux ployer mes jours en linge de momie
Autour du souvenir des morts qui me sont doux.



Premiers vers en parenthèse



CHANT MINEUR

Nous sommes les multiples voix
De toute chose vagabonde,
Depuis que l'Ennui est,
Nous errons par le monde,
Sans but comme l'ouragan,
Telle la vie humaine,
Naufragés d'espoirs,
D'amour devenu haine.

La mort seule nous attire,
Le néant nous réclame,
Faire à quel naïf
Le cadeau de notre âme:
Sublime mal tournée,
Icare aux ailes de cire,
Pesant sur ce vol,
Ce vol vers le plaisir?

CHANT D'ENDYMION

Diane, ma reine, fuis toute chose amère,
Emmène Endymion vers ton pays de lumière,
Là-bas, sous l'éclat d'une nouvelle aurore,
Cueillons de l'espoir la rose qui doit éclore ;
Tout ce qui fut irrémédiable et terni
Refleurira par nous dans le jardin infini,
Tout ce que la vie flétrit et fait mourir
Redeviendra fleur sous le rayon de ton sourire.

Ou si tu restes à moi, ta prison sera un mur
Fait de ma douceur, ayant pour dôme l'azur ;
Pour garder loin du mal ton être que j'adore
Je ferai de mes cheveux une robe tout en or,
Et pour cacher ta honte loin de l'œil farouche
Je tisserai un voile des baisers de ma bouche.
Souveraine amie, sois ma folle déesse,
Prends dans une longue étreinte ma vie et ma jeunesse.

Diane, ma reine, ma suave chimère,
Emporte mon âme dans un vol éphémère,
Ouvre encore tes bras, que j'y blottisse mes rêves,
Ne refuse au désir le parfum de tes lèvres
Ni à mon extase la reine des caresses :
Ta voix, ta douce voix, musique enchanteresse
Qui fait oublier que le spasme d'amour a fui
Et que même la lune tombe dans la nuit!

A L...

[illegible]

Sous ma fenêtre danse une rose.
Une rose blanche, frêle délice.
Et à la caresse de toute chose
Elle offre son frais calice.

Le zéphir lui prend son parfum,
Et voici qu'une rafale
Lui ôte sa robe de vierge
Dispersant ses pétales.

Triste, je la regarde,
Ne pouvant secourir :
Un ver lui ronge le cœur
Et je la vois mourir.

Semblable à cette rose elle vit
La fleur sœur de mon âme,
Sa chair éclaire pour moi la nuit,
Sa voix fait taire l'infâme.

Ses paroles sont musique
A mes pensées dolentes,
Absente elle emporte l'espoir,
Des cauchemars peuplent l'attente.

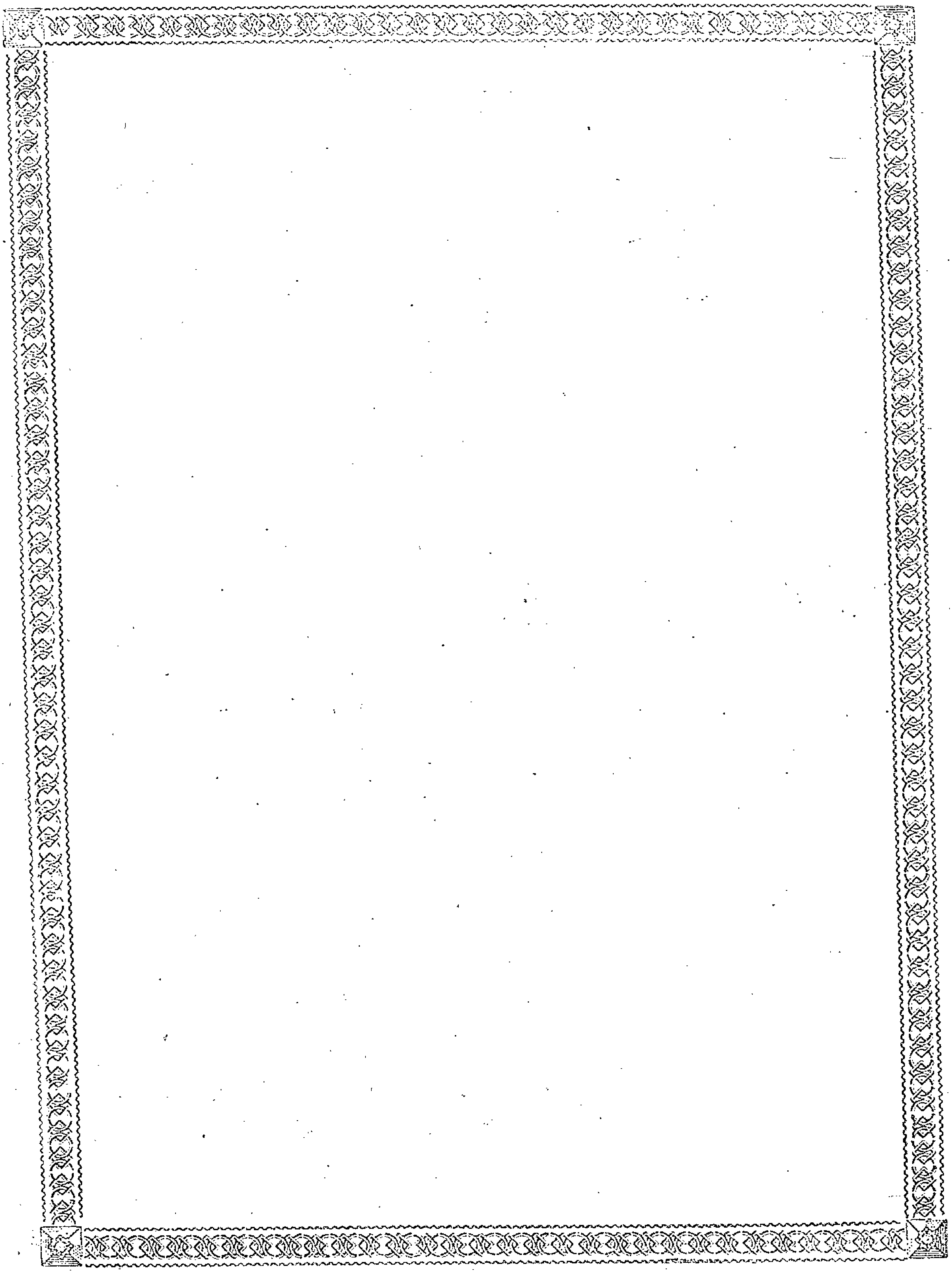
Tristement j'écoute.
Ne puis-je la secourir?
L'amour lui ronge le cœur,
La vie la fait mourir.

Lasse de l'ennui, de l'envie et du reste
— Comme si la réalité valaït tant d'espoir! —
Idéal atteint, dépouillé de tout geste
Balançant au jour l'inutile encensoir
De lumières mortes au présent oublieux,
Choses du trop tard regardées d'un œil
Rendu indifférent par l'attente après le vœu,
Vous arrivez à temps pour orner un cercueil
Le cercueil des espoirs endormis par l'attente;
Fleurs d'espoirs enfuis, vous ornerez une morte,
Une lassée de souhaits aux combles latents,
Vous ouvrirez pour elle le néant d'une autre porte,
Car toute chose m'est linceul depuis que tes absences
Ont drapé ma vie du noir de tes silences!

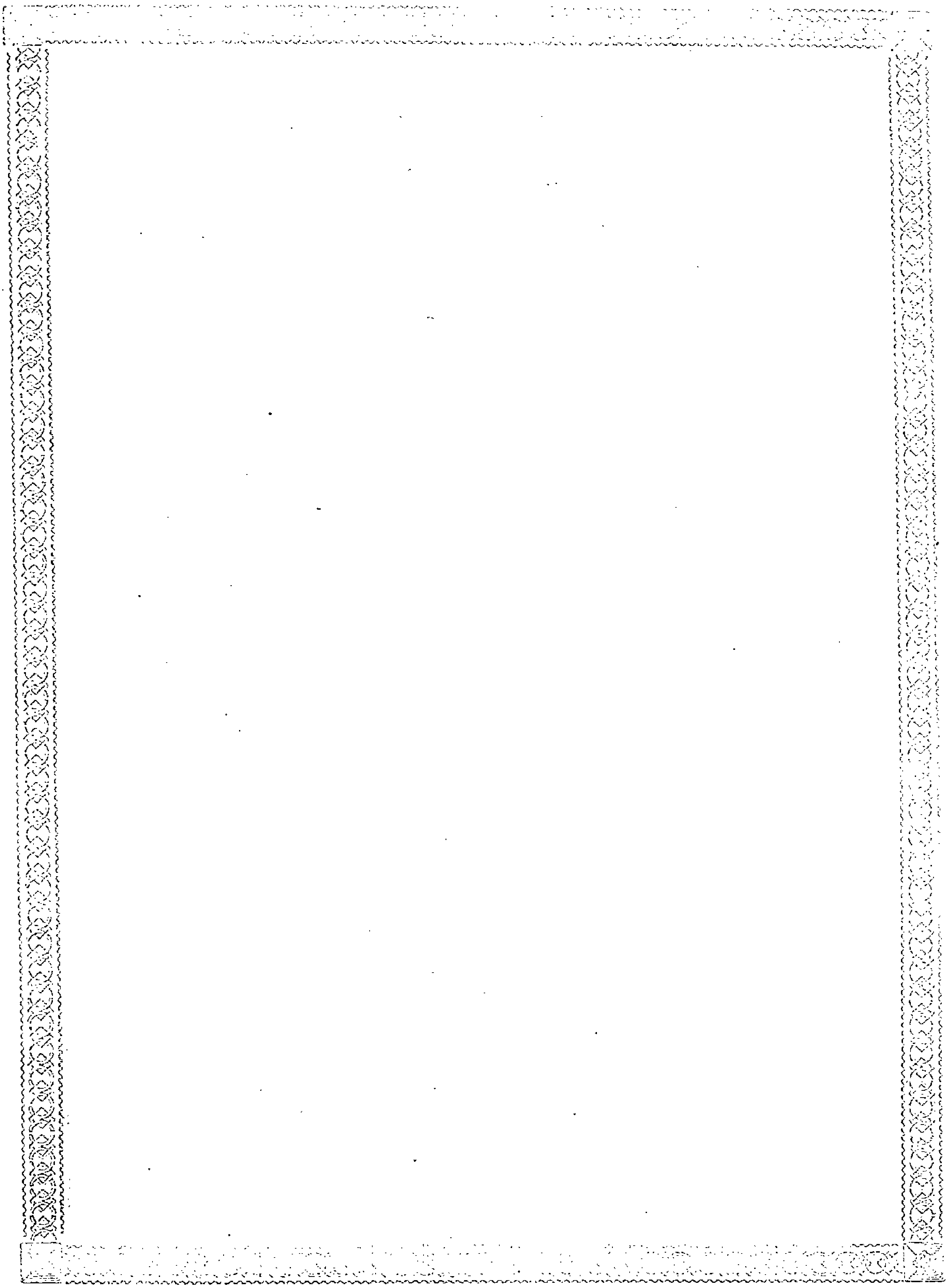
* * *

EN APOTHÉOSE

Change la voix de tes litanies moroses
Qui ont dispersé tous les pétales de fleurs :
Je rêvais d'un calvaire où fleuriraient des roses,
J'ai trouvé les angoisses sans avoir les douceurs.
Sous la prose de la vie l'amour s'est déformé.
Rendu méconnaissable... par ta tyrannique loi
Sous tes austères rigueurs mon rêve accablé
Perd ses ailes et l'espoir sa foi.
Le paresseux bonheur d'un calme loisir
Invite mes vingt ans à se dépayser,
Sans patrie ni but je me laisse sentir
L'accablement d'être seul sous cette immensité.
J'ai assez de servir de cible au sort,
D'être le caprice pour divertir ton empire,
J'aime mieux aller vers l'oubli ou la mort
Que d'entendre le râle d'un poème qui expire.



Poésies diverses



A UNE FIANCÉE

Donc, vous vous mariez, immolant vos vingt ans
En hostie à la loi des anciennes méprises,
Vous allez consacrer votre amour aux églises,
Pour offrir l'esclavage à vos futurs enfants.

Vous légitimerez aux regards des passants
Votre union de vierge à la terre promise,
Joignant votre bêtise à tant d'autres bêtises
Pour donner à notre âge un neuf gémissement!

Vous voulez enfanter, devenir une mère,
Donner au monde un homme, une âme à la matière,
Bétail reproduisant le mal de vos aïeux.

Vautrée en le passé pour taire vos alarmes
N'entendez-vous ces cris qui montent jusqu'aux cieux,
Demandant le non-être au Créateur des larmes?

VRAIE HUMANITÉ

« Madame, quelques sous pour un malheureux ?...
Oh ! merci bien, que la bonté de Dieu —...
« Alors, tu y crois ? demanda la belle.
« — En Dieu ? mais pour sûr. Et s'approchant d'elle
« — Vous n'croyez pas, cet or... alors veut dire ?...
« — Mais tout simplement pour te voir sourire.

LE PHILOSOPHE DES BAISERS

Je connais des baisers chastes comme des sœurs
Qui viennent sur nos fronts effacer les douleurs,
Des baisers lilials pâlement éphémères,
Lèvres jointes ainsi que des mains en prières.
Il y a des baisers, doux comme des zéphirs,
Qui mêlent leur extase au parfum des soupirs,
Et qui glissent le soir sur la chair d'une rose
Une lèvre qui sait, qui voudrait, mais qui n'ose!

Je connais des baisers presque respectueux :
Le baiser des galants devenus un peu vieux,
Ils traînent sur nos doigts une lèvre amollie
Pour dire simplement : « Je vous trouve jolie. »
Qui ne connaît aussi les baisers des cousins
Prodigués en cachette à l'ombre des chemins,
Le héros noir et vif qu'enfant on s'imagine
Qui nous baise en passant et nous nomme : « gamine! »

Et les baisers perdus errant au bord du Styx,
Et les baisers en pleurs au bas des crucifix,
Et puis tous ces baisers que Judas mit de mode.
Rendant la trahison des Dalilas commode ;
A quoi bon tout un drame, à quoi bon tant de fiel
Quand on a fait mourir par un baiser de miel ?
Puis encor, il y a le baiser infamie :
Le baiser journalier de la meilleure amie,

Et j'oubliais celui que donnent les damnés,
Les baisers, fleurs du mal, des anges détrônés
Qui puisent le plaisir au rouge excès du crime
Et, cherchant trop le ciel, le trouvent dans l'abîme.
Leur paradis devient des lèvres se pâmant
Sous l'adroite morsure, et très étrangement
Ces bourreaux sont aimés de leurs folles martyres
Qui mêlent à leurs voix des sons aigus de lyres.

. . . .

N'y a-t-il pas aussi le baiser des romances,
Qui scelle les serments des jeunes inconstances?
Baisers du grand printemps à peu près des amours
Qui, dans leur belle ardeur, disent si bien : « toujours ! »
Baisers des Roméos, caresse inassouvie,
Baisers de l'Innocence et baisers de la Vie.
Après tous ces baisers, quand le cœur vieilli dort.
Il nous reste à sentir le baiser de la Mort.

SONNET

Le jour s'est éveillé tout grisonnant de rage,
Phébus se trouve absent, son char est sans lumière,
Le ciel en sa détresse a pleuré sur la terre
Qui se plaint d'être vieille et de montrer son âge.

Le soir a mis partout son deuil, chaque nuage
Étend son noir linceul sous la lune en prière
Qui va comme une nonne, et son voile éphémère
Tombe sur l'océan, calmant son cri sauvage.

Ainsi que tes rayons sur la mer ténébreuse,
Tu glisses sur mon cœur, Belle Silencieuse,
Et le calme renaît sous ta froide caresse.

Dévoile-toi le jour, et que ta beauté pure
Me serve de soleil, puisque dans la nature
Rien ne me plaît autant que ta pâle jeunesse.

FRAGMENT DU PANORAMA ÉTERNEL

Dans la plaine blonde,
La lune en sa ronde
A baigné le monde
De rayons discrets.

Rien ne vit ni bouge,
Et le gros vin rouge
S'endort dans le bouge,
L'ivrogne se tait.

. . . .

Les yeux des hiboux
S'ouvrent lents et doux,
C'est l'heure où les fous
Rêvent d'être fée.

. . . .

Le sabbat s'enfuit
Et glisse sans bruit
Au cœur de la nuit
Qui pleure en rosée.

De la pâle dune,
La sorcière brune
Vole vers la lune
Sur un de ses rais.

Les tombes sans nombres
Ravalent leurs ombres
Pliant leurs doigts sombres
Pour dormir en paix.

. . . .

Les cierges des cieux
Ont fermé leurs yeux,
Et même les Dieux
Semblent sommeiller.

. . . .

Au loin, sous la brume,
L'horizon s'allume,
Et la cité fume
D'une vapeur d'or.

Une couleur fine
Sous l'aube marine
Bâille et s'illumine,
Puis, lasse, s'endort.

. . . .

Les yeux des rêveurs
S'ouvrent, et les fleurs
De mille senteurs
Acclament l'aurore.

Puis c'est le grand jour,
Le roi des gens lourds,
Qui règne à son tour...
Mon Dieu, que c'est laid !

DIVAGATION

Blanche orchidée à la bouche entr'ouverte,
Est-ce pour montrer ta corolle verte
Qu'on te voit bâiller ainsi constamment?
Vers qui tend ta bouche? à l'étrange amant
Des fleurs hors nature? à l'étang stagnant
Où le temps suspend ses fades breloques
D'heures au son creux d'un rire accablant?

Semblable aux écrits des âmes stériles,
Si belle indolente aux longs doigts fébriles,
Traçant sans raison la grâce des mots
Sur le plat vélin d'une impassible eau
Qui rend la pensée en l'iridescence
D'un regard huileux, lourd de somnolence
De mirer sans fin les couleurs du Beau.

Pâle orchidée aux lèvres caverneuses,
Es-tu le dragon ou bien l'amoureuse
De meurtres profonds s'évadant des lois?
Ton silence raille avec une voix
Muette et sinistre; en ton chant de cygne
Tu meurs, mais ta bouche ouvre et rompt sa ligne
Pour faire à la vie un suprême ah! ha!

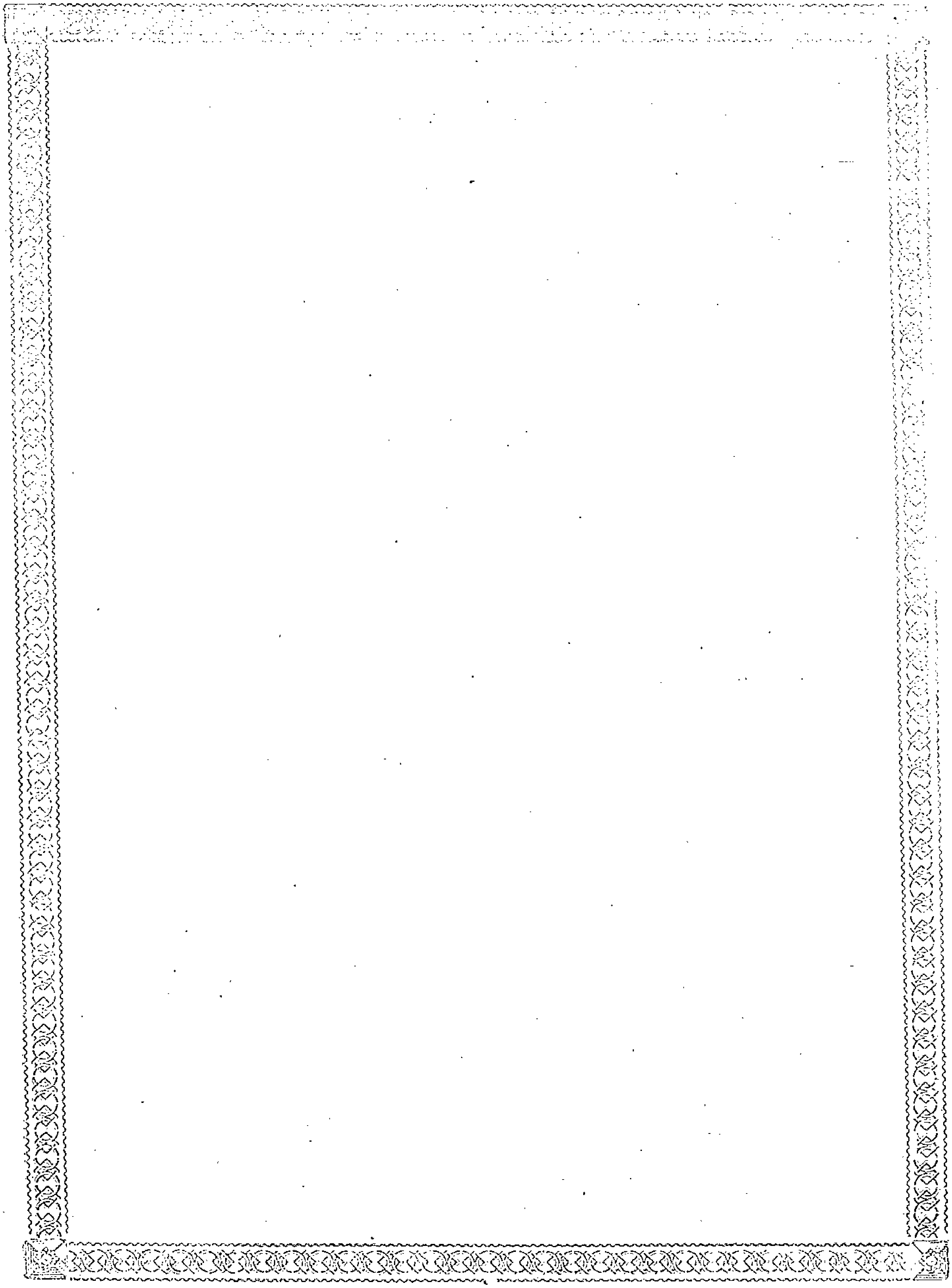
SONNET

Ma chanson est chantée et son écho de nuit
A vibré dans vos cœurs comme en des temples vides
D'où les dieux sont chassés par Notre Dame aux rides
Qui met sur nos espoirs sa cour de vieux ennuis.

Pourtant vous attendez sans savoir trop pour qui,
Puisque la vérité vigilante et lucide
Vous a sacrifiés à la bêtise avide
Qui donne l'innocence à la laideur d'autrui.

Ma chanson est chantée, et nos fleurs sont cueillies.
Seule, mon âme veille et reste inassouvie,
Jetant son clair sanglot, je ne sais trop vers quoi.

Puisque mon bel amour s'est terni dans la fange
Où tout se décompose, ô Mort, emporte-moi,
Viens poser sur mon front tes longues mains d'Archange.



TABLE

PRÉFACE.

DÉDICACE.

PORTRAITS-SONNETS DE FEMMES

I. Une juive (dédié aux mères des Christ futurs). 3
II. La Belle aux désirs dormants. 5
III. Mlle M. G. 6
IV. Une princesse lointaine. 7
Lili Stern V. Mlle L. S. 9
VI. Tes yeux sont de limpides scènes, etc. (Pour Elsab.). 10
Pourtalès VII. Pour la comtesse de P. 11
VIII. Portrait inachevé (genre impressionniste). . . 12
IX. Pour la princesse de Troubetzkoy (Amélie Rives). 13

Salammbô 14
X. A une qui néglige ses décors 15
XI. Les cheveux d'une Loreley. 16
XII. A Mme Sarah Bernhardt (après une représentation de l'*Aiglon*) 17
XIII. Rien ne te peut toucher, etc. (E. G). 19
XIV. A une égarée de 1730 20
XV. Tes cheveux sont légers comme un essaim d'oiseaux, etc. 21
XVI. Enfant de gitane, etc. 23
XVII. De moi-même. 24
XVIII. J'aime ta voix de lyre, etc. 25
Conte (dédié à l'auteur des *Voix silencieuses*). 26

POÉSIES DIVERSES

Avril (dédié à l'auteur des *Voix silencieuses*). 29
Chanson. 31
Une passante. 32
Sonnet (dédié à P. M. T.). 33

PREMIERS VERS EN PARENTHÈSE

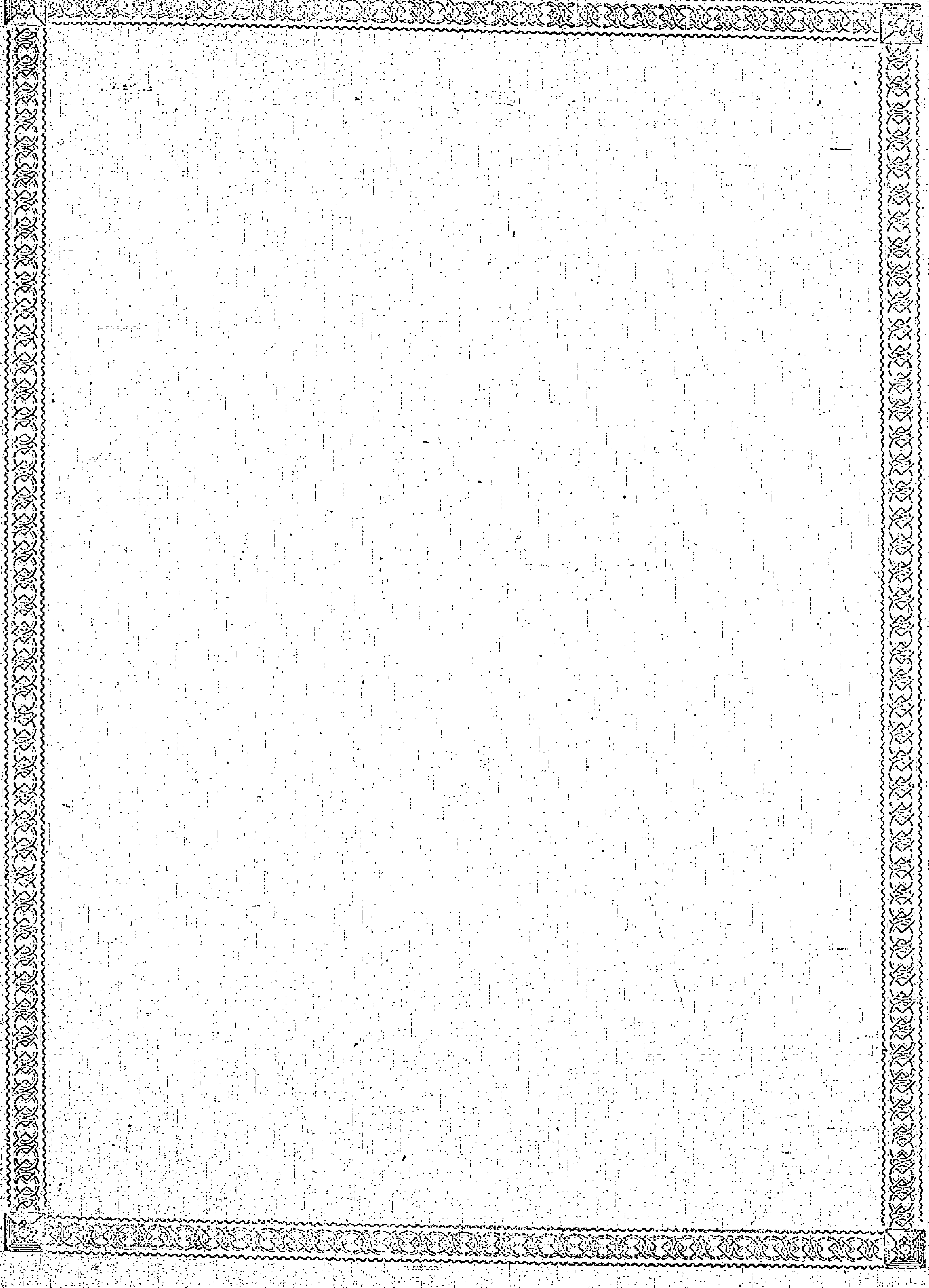
Chant mineur (pour G. E.). 37
Chant d'Endymion (à L...). 38
Vers à L... 40
Sonnet (libre faute de savoir). 42
En apothéose. 43

POÉSIES DIVERSES

A une fiancée 47
Vraie humanité 48
Le philosophe des baisers 49
A Diane 51
Fragment du panorama éternel 52
Divagation 55
Dernier sonnet 57

Illustrations par Alice Barney.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
IMPRIMÉS



SAINT-DENIS
IMPRIMERIE H. BOUILLANT
20, RUE DE PARIS, 20

- PREFACE.
- DEDICACE.

PORTRAITS-SONNETS DE FEMMES
- I. Une juive (dédié aux mères des Christ futurs)
- II. La Belle aux désirs dormants
- III. M^{lle} M. G
- IV. Une princesse lointaine
- V. M^{lle} L. S.
- VI. Tes yeux sont de limpides scènes, etc. (Pour Elsab.)
- VII. Pour la comtesse de P.
- VIII. Portrait inachevé (genre impressionniste)
- IX. Pour la princesse de Troubetzkoy (Amélie Rives)
- Salammbô
- X. A une qui néglige ses décors
- XI. Les cheveux d'une Loreley
- XII. A M^{me} Sarah Bernhardt (après une représentation de l'*Aiglon*)
- XIII. Rien ne te peut toucher, etc. (E. G)
- XIV. A une égarée de 1730
- XV. Tes cheveux sont légers comme un essaim d'oiseaux, etc.
- XVI. Enfant de gitane, etc.
- XVII. De moi-même
- XVIII. J'aime ta voix de lyre, etc.
- Conte (dédié à l'auteur des *Voix silencieuses*)

POESIES DIVERSES
- Avril (dédié à l'auteur des *Voix silencieuses*)
- Chanson
- Une passante
- Sonnet (dédié à P. M. T.)

PREMIERS VERS EN PARENTHESE
- Chant mineur (pour G. E.)
- Chant d'Endymion (à L...)
- Vers à L...
- Sonnet (libre faute de savoir)
- En apothéose

POESIES DIVERSES
- A une fiancée
- Vraie humanité
- Le philosophe des baisers
- A Diane
- Fragment du panorama éternel
- Divagation
- Dernier sonnet